

PHILIPPE AMAR

Tous les rêves de ma vie

roman



*Et si un peu d'amnésie
pouvait changer la vie ?*

Flammarion

PHILIPPE AMAR

Tous les rêves de ma vie

Ras le bol ! Sandra n'en peut plus : son mari qui la trompe depuis plus d'un an, ses deux adolescentes gâtées, son métier d'avocate qui l'use et, en fin de compte, le sens de sa vie, qui ressemble à tout, sauf à celle dont elle rêvait.

Un matin comme les autres, toujours pressée, elle est happée par le rétroviseur d'un bus. Quelques jours plus tard, elle sort du coma et décide de se faire passer pour amnésique. Quel meilleur alibi pour tout effacer, et repartir à zéro en ouvrant la porte d'un nouveau destin ?...

Pour son premier roman, Philippe Amar signe dans un style vif une histoire joyeuse, sensible et pleine de rebondissements.

D'abord étudiant en Droit, puis parolier pour divers artistes, pigiste pour des magazines, Philippe Amar écrit aujourd'hui pour le cinéma.

Flammarion

Tous les rêves de ma vie

Philippe Amar

Tous les rêves de ma vie

roman

Flammarion

À mon fils, Alexandre, à mes parents.

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-1237-1

UN JOUR, UNE VIE

Se sentir perdue au milieu de la foule, assiégée par les événements, les autres. Avoir les sens à fleur de peau, être étourdie, agressée par le bruit, aveuglée par la lumière, secouée, bousculée, à la merci de la moindre provocation mais sans jamais m'indigner, résister, ou me rebeller.

Me sentir soumise à ma propre existence, prisonnière de moi-même. Je respire, je subis, mais ne vis pas. Je ne rêve plus, je ne suis plus programmée pour depuis trop longtemps. J'assume ma fonction, je remplis mes missions, efficace. Mais à qui appartient la silhouette aperçue dans le miroir ? En tout cas, je ne reconnais plus l'enfant qui, autrefois, avait recensé ses désirs dans un petit cahier.

Qui suis-je ?

Quelqu'un qui s'est perdu.

Une femme qui, aujourd'hui, a l'impression de vivre à côté d'elle-même. Comme si elle avait renoncé à celle qu'elle est, profondément.

Si seulement je pouvais me retrouver !

Le 1^{er} septembre

Tout est tellement blanc dans cette chambre d'hôpital. Opaque. D'un silence pesant. Si quelqu'un me parle, je dois tendre l'oreille.

Comme si j'étais sourde.

— Bonjour, madame Prince. Je suis le Docteur Rottemberg, je suis neurochirurgien. Il y a deux jours, vous avez été admise aux Urgences de l'hôpital de la Salpêtrière, avec un sérieux traumatisme crânien...

Je me disais bien que j'avais la tête lourde.

— ... Vous présentez quelques plaies superficielles et un œdème cérébral...

Quel joli timbre de voix, poursuivez, Docteur. Malgré toutes les horreurs que vous m'annoncez, c'est un vrai plaisir de vous écouter.

— ... Vous êtes restée quarante-huit heures en salle de réanimation...

Quelle perte de temps ! Avec tous ces imprévus, j'ai loupé ma rentrée judiciaire, le magistrat a probablement reporté l'audience. Green va m'étriper. Mais réflexion faite, il l'aura bien mérité, il est le pire de mes clients. Je ne supporte plus ce type d'escroc. Si mon rôle est de les défendre, il n'est pas non plus

Tous les rêves de ma vie

de les absoudre. D'autant que Green n'a toujours pas acquitté les honoraires qu'il me doit. Qu'il se trouve un autre avocat, ras le bol de Green !

— ... De légères complications sont apparues, mais l'œdème réagit favorablement au traitement et commence à se résorber. Vos fonctions vitales, quant à elles, demeurent intactes...

Si tout va bien, pour quelle raison suis-je encore ici ? Apportez-moi mes vêtements, s'il vous plaît !

Mes vêtements ? Mais pourquoi suis-je toute nue sous cette blouse en papier immonde... qui m'a déshabillée ?

— ... Nous vous avons reconduite dans votre chambre. Je vais chercher vos enfants, ils attendent dans le couloir.

Dans le couloir ? Je ne suis pas étonnée, je connais mes zèbres. Sacha et Lila préfèrent traîner dans les courants d'air que s'atteler à leurs devoirs. Et même si les voir errer me rend hystérique, je dois me contrôler pour ne pas les braquer. Au risque de ne plus rien obtenir d'eux.

Ras le bol des adolescents qui croient qu'ils sont les seuls à être en crise !

Le bus... le rétroviseur du bus... j'attendais le 21. J'aurais dû prendre le métro. Mais pourquoi n'ai-je pas pris ma voiture ce jour-là ? Ah oui, mon mari me l'avait empruntée. C'est bien connu, les maris adorent « piquer » les Minis de leurs femmes. Et pan, le bus ! Cet imbécile, avec son rétro, est arrivé tellement vite à la station que je n'ai pas eu le temps de reculer. Il devait reluquer la blonde carrossée par Dior qui traversait devant lui, tout le monde l'avait remarquée. Malheureusement pour moi, la hauteur du trottoir combinée à ma taille mannequin, le rétro a percuté ma tête. Balayée ! Si mon mari avait conduit le 21 lui-même, il n'aurait pas aussi bien visé. J'en suis convaincue, même en colère contre moi il aurait braqué le volant afin de m'éviter au dernier moment. Le chauffeur, lui, n'a rien braqué du tout. Je suis persuadée qu'il a

Tous les rêves de ma vie

essayé de se couvrir en rapportant que je m'étais jetée sous les roues.

— Bonjour, Madame, excusez-moi, je... je suis... je suis le chauffeur du bus. Je voulais vous dire... je suis vraiment désolée.

Le chauffeur était une femme ? Comment appelle-t-on une femme chauffeur ? Une chauffeuse ?

— Vous vous trouviez dans l'angle mort, Madame...

L'angle mort ! Supprimons les angles morts. Pourquoi ne signale-t-on pas les angles morts : « Attention, vous êtes dans un angle mort, vous allez y passer dans trente secondes... dix secondes... Trop tard, on vous avait prévenu ! » Quelle révolution pour la prévention routière si des haut-parleurs diffusaient ce type d'informations aux piétons, à l'instar des messages destinés aux malentendants sur les passages cloutés !

— ... Je culpabilise, Madame... je me suis beaucoup inquiétée pour vous...

Pourquoi êtes-vous là ? Je m'attendais à recevoir mes enfants. Le médecin ne m'a pas parlé d'une chauffeuse de bus repentie.

— Je... je tenais à m'excuser.

J'accepte. Ai-je le choix, je n'ai pas de rétroviseur à portée de la main pour me venger !

— Bonjour, m'man.

Quelle chance, les enfants me tirent des griffes de cette étrangère malvenue. Au revoir, petite chauffeuse de bus assassine, laissez la place à ma descendance, s'il vous plaît.

— Ça fait bizarre...

Sois rassurée, Sacha, je ne suis pas morte !

— Vas-y, Lila !

— Non, toi d'abord, Sacha.

Vous faites moins les timides quand vous quémandez votre argent de poche !

Tous les rêves de ma vie

— Ça va, m'man ?

Cela pourrait aller mieux, mais aussi être pire.

— Tu nous as fait une de ces peurs ! On ne s'y attendait pas.

Je suis vraiment désolée, Lila. La prochaine fois, maman préviendra avant de se faire renverser par un bus.

— J'avais un contrôle aujourd'hui, m'man.

Résultat des courses, Sacha ?

— Je me suis plantée. Avec tout ça, tu comprends...

— T'es con de lui dire ça, Sacha !

Au contraire, vu le prix que ses études me coûtent, je préfère connaître les pertes et profits. J'ai compté qu'il fallait vingt cours particuliers à 25 euros pour récolter un 10,5 ! Encore moins rentable qu'un PEA, mais je ne perds pas espoir pour autant.

J'avoue être une mère un peu exigeante. Conséquence de mon éducation. Je compense. Mes parents, eux, trop préoccupés par les difficultés du quotidien, n'avaient pas le temps de s'intéresser à mon avenir. Quand on naît d'une famille modeste, l'ambition, il faut se la fabriquer soi-même.

— Les enfants, laissez-moi un moment avec votre mère.

MON MARI !

Où était-il, celui-ci ?

En train de faire le paon devant les infirmières ?

— Ça va, chérie ?

« Chérie ! » Dis donc, ça fait un bail que je ne t'avais plus entendu m'appeler ainsi. Est-ce la pitié qui t'attendrit ?

— Tu sais, tu vas t'en sortir.

Pourquoi en douter ? Apparemment je m'en suis déjà sortie !

— Nous serons tous là pour toi. Avec les filles, nous allons nous occuper de tout, tu n'auras qu'à te laisser porter.

Pourquoi avoir attendu que je sois clouée sur un lit pour me tenir ces propos ? Avant aussi, j'étais prête à me laisser porter. Mais non, c'est toujours moi qui les ai assistés ! Ce ne

Tous les rêves de ma vie

sont pas deux enfants que j'élève à la maison, mais trois ! Pourquoi avoir patienté si longtemps pour jouer à l'homme, Vincent ? Non, je me trompe : tu as déjà assumé ce rôle une fois, le jour où tu m'as séduite. Mais après le premier baiser, question initiatives, tu as passé la main ! Voilà pourquoi rien ne va plus entre les hommes et les femmes. Pardon de me montrer aussi vulgaire, mais il faut bien dire qu'une fois donné le premier baiser, *vous perdez vos couilles, messieurs !*

— Je lis parfaitement dans tes pensées, mon amour...
J'en doute beaucoup.

— ... Je t'assure encore une fois que tu peux compter sur ta petite famille. Repose-toi, chérie, le médecin me l'a répété plusieurs fois. Je ne tiens pas à te fatiguer avec mes discours.

Et en plus, tu m'embrasses ! Ça non plus, tu ne le faisais plus.

*

Le 2 septembre

— Bonjour, Sandra. Je suis... je suis vraiment désolée pour vous.

Je savais qu'elle ne tarderait pas à me rendre visite. Mais quel culot ! Moi, à sa place... Non, jamais je ne me serais retrouvée à sa place.

— Je ne vous en veux pas, Sandra.

J'aurai tout entendu !

— Ce n'est ni le lieu ni l'endroit, mais je voulais vous dire que...

Non, Nadia, formulation redondante : le lieu et l'endroit signifient exactement la même chose.

— ... Je voulais vous dire que je suis retournée au bureau, ils ne savent pas que vous m'avez renvoyée. Et tant mieux, ils ont besoin de moi, là-bas, je connais tous les dossiers...

Tous les rêves de ma vie

pendant votre absence, je m'occupe de tout... ne me remerciez pas...

Je n'en avais nullement l'intention.

— ... C'est... c'est la moindre des choses... parce que... parce que...

« Parce que » vous comptez peut-être vous racheter ?

Vous serez certes plus utile au cabinet que chez vous, mais je ne passe pas l'éponge pour autant. Nous ferons le point dès que je serai de retour. Ras le bol de faire la police au bureau !

— Je... j'espère que... vraiment de tout mon cœur... je suis désolée... c'est l'émotion.

Ce n'est pas parce que je suis sur un lit avec des tuyaux dans le nez, entourée d'écrans de contrôle comme si on tournait une télé-réalité consacrée à mon métabolisme, étroitement liée à une pompe à oxygène qui s'essouffle à ma place, et que les tubulures des perfusions plantées dans mes bras me donnent un air de pantin après le spectacle, qu'il faut s'adresser à moi comme à une marionnette analphabète ! Allez, Nadia, essuyez-moi ces larmes, et reprenez-vous, ils ont besoin de vous, « là-bas », au cabinet. Courage.

*

Le 3 septembre

— Bonjour, ma chérie.

Bonjour, Prudence. Tu as quitté ton poste ? Tu t'es mise en pilote automatique ? J'espère que tu ne passes pas à côté d'un contrat mirifique, ma belle ! Je te taquine. Si Facebook n'existait pas, je n'aurais jamais retrouvé Prudence. Cela dit, pourquoi ne m'a-t-elle pas ajoutée comme amie, avant que je le fasse moi-même ? Une attitude vexante, si l'on y réfléchit bien.

— Excusez-moi, Madame, nous allons devoir arrêter les visites pour aujourd'hui.

Tous les rêves de ma vie

Déjà ? Je déteste cette infirmière. Toujours à cheval sur les horaires. Un vrai maton. La pauvre Prudence vient à peine d'arriver. Laissez-la au moins me parler des filles... j'adore les ragots. Je les ai toutes lâchées du jour au lendemain. Jamais sans les filles. Collées comme si nous étions toujours des adolescentes. En grappe, Marianne, Linda, Prudence et moi. Marianne doit pester. Je lui avais promis de lui présenter un ami qui souhaite embaucher une commerciale pour vendre des prothèses dentaires. Pas très glamour, mais lucratif. Que l'une de nous perde la tête en se faisant percuter par un bus, ou qu'une autre perde son emploi, nous sommes toujours solidaires, plus fidèles que des copains. Avec leur pudeur, les hommes évitent tellement de sujets, qu'ils n'ont plus rien à partager si ce n'est le foot et la bière.

Nous avons prévu de célébrer les trente-six ans de Prudence, toutes les quatre.

— Je n'ai pas eu le cœur à souffler mes bougies, chérie. Pas sans toi... j'y vais, ma Sandra. Je t'aime, chérie. Ne l'oublie pas.

Moi aussi, je t'aime, ma belle.

Ils sont tous venus. Même ceux qui avaient quelque chose à se faire pardonner, ceux qui évitaient de me croiser quand j'allais bien, ou faisaient semblant d'avoir perdu mon numéro de portable. Tout le monde m'aime aujourd'hui ! On dirait la Mamma dans la chanson d'Aznavour... *Ils sont venus, ils sont tous là... elle va mourir là... Mammaaaa*. Sauf que moi, il n'est pas question que je meure. Pas encore. Surtout d'une façon aussi imprévisible. Je déteste les imprévus. J'ai toujours trouvé surprenant que même si l'on échappe à l'issue fatale, les gens continuent de pleurer sur notre sort. « Quand je pense que tu aurais pu y passer... c'est terrible. » « Quand je pense que ça tenait à rien du tout... tu es passée à ça de... »

Comment faut-il le répéter ? Je suis bel et bien vivante ! Ce n'est pas mon fantôme que vous avez devant les yeux !

Tous les rêves de ma vie

Mais tout cela, finalement, n'est qu'une preuve d'amour !
Une énorme preuve d'amour.
Je vous aime, moi aussi !
Tous !

*

Le 4 septembre

— Bonsoir, ma chérie.

Maman ? Qui t'a laissée entrer ? Je croyais que les visites étaient terminées. Toi, tu as dû soudoyer les infirmières.

— J'ai apporté des chocolats à l'équipe de nuit. Elles ne jurent plus que par moi.

Tu as toujours su y faire. Tu sais ce que m'a dit Stéphanie, l'infirmière, celle qui parle tout doucement, avec de la paix dans la voix... ?

— Stéphanie est de garde cette nuit. Elle est gentille avec toi, tu sais.

Oui, c'est ma préférée. Avec Brigitte, la Vietnamiennne. Stéphanie trouve que je te ressemble. J'ai de la chance de te ressembler, maman.

Ma mère s'est toujours montrée aimante et rassurante avec moi. Voilà pourquoi je ne lui ai jamais révélé mes souffrances. Je ne voulais pas l'affecter. J'ai conservé mon secret au plus profond de mon âme. Là où j'ai été meurtrie. Pensant qu'il serait toujours temps de dépoussiérer un jour ces souvenirs encombrants.

Ras le bol de ce passé qui me pollue, telle une piqûre d'acide dans le cœur !

— Ton père n'a pas pu venir aujourd'hui. Il m'a dit qu'il t'embrassait.

Il était là hier, je crois. Ou il y a deux jours. Non seulement sa présence ne me marque pas, mais je perds la notion du

Tous les rêves de ma vie

temps. Je ne suis pas non plus très encline à parler de mon père. Cet homme dont l'élégance physique cache celle qu'il n'a pas dans le cœur. Un être du paraître. Ma mère l'adore depuis toujours, son amour et son admiration pour lui n'ont jamais faibli, c'est son Dieu, pas le mien.

— Papa est tellement malheureux de te voir dans cet état. Tu sais, impossible de le lâcher d'une semelle, ton accident l'a complètement retourné. Il n'est plus le même, comme s'il avait quelque chose à se reprocher.

La plupart du temps, les parents se sentent responsables de ce qui arrive à leurs enfants. Même s'ils ne le sont pas.

Pauvre maman, éternellement dans la culpabilité. Comme beaucoup d'autres femmes de ta génération qui, aux yeux de la société, ont pour seul mérite d'avoir été des mères au foyer. Maman fait partie de ces épouses qui s'estiment toujours redevables envers leurs maris, soumises. C'est moi qui emploie cet adjectif, elle utilise celui d'*amoureuse*.

*

Le 5 septembre

— Bonjour, petite sœur !

Non, pas lui !

— Bonjour, maman. Je ne savais pas que tu étais là.

— Tu as de la chance d'avoir pu entrer, à cette heure, les visites sont terminées depuis un moment.

— J'ai un sex-appeal qui plaît aux aides soignantes, ma petite maman chérie. Il m'a suffi d'afficher mon plus beau sourire, pour que la porte s'ouvre grand.

Et vas-y que je te colle un bruyant baiser sur le front de notre mère...

— Tu ressembles à ton père, coquin.

Connard, oui !

— Embrasse ta sœur.

Tous les rêves de ma vie

Beurk... Je le déteste. Il fait partie de ceux qui n'ont pas d'autre choix que de faire semblant de m'aimer.

*

Le 6 septembre

J'EN AI MARRE D'ÊTRE ICI !
Toujours la même chambre aseptisée.
BLANCHE ! Ras le bol du BLANC !
Je veux de la couleur !

— Comment allez-vous aujourd'hui, ma petite dame ?

Mon mètre soixante-dix-huit de « petite dame » se porte très bien, merci.

— On va vous rafraîchir un peu.

Dans le jargon hospitalier, « rafraîchir » signifie « laver ». La toilette au gant. Même des parties les plus intimes. De mémoire, personne ne m'avait savonnée ainsi depuis ma plus tendre enfance. Inouïe, cette impudeur !

En moins de deux, les aides soignantes me déshabillent entièrement, me tournent, me retournent, comme si j'étais un nouveau-né.

— Voilà, un peu sous les bras...

Et que je te relève un sein, puis l'autre...

— On vous sèche et on vous remet entre les mains du kiné.

« Entre les mains. » Jamais je n'avais été l'objet d'autant d'attention. Me retrouver sur un lit d'hôpital pour enfin me faire dorloter. Cher payé, quand même.

— Bonjour, madame Prince.

Bonjour, Benjamin. Le meilleur moment de la journée. Ah, si seulement j'avais le muscle encore bien ferme, je ferais moins de complexes vis-à-vis de vous ! Masser mes abdominaux revient à pétrir de la pâte à pain. Mon seul patrimoine, ce sont

Tous les rêves de ma vie

mes longues jambes fines, même si, malgré un traitement assidu, perdurent de petits vaisseaux éclatés au niveau des mollets et de la pliure des genoux. C'est un peu disgracieux, mais à ma décharge, j'ai eu deux enfants ! Néanmoins, côté face, elles sont encore belles.

— Pour éviter les escarres, vous allez rester un peu sur le côté, aujourd'hui.

J'adore ses mains.

— Vous êtes une belle femme pour votre âge !

« Pour votre âge » ? Quelle impertinence ! Quel âge avez-vous, Benjamin, pour vous permettre cette réflexion ? De toute façon, avec votre voix juvénile vous ne m'intéressez pas !

— Vous êtes ma patiente préférée, vous savez.

Je suis très docile, c'est un fait.

— Pour ma première patiente, j'ai de la chance.

Première, dites-vous ?

— J'ai terminé mes études en juin. À vingt et un ans, je suis le plus jeune diplômé de France.

Effectivement, je dois paraître bien vieille à vos yeux.

— Il fait beau, aujourd'hui.

Je me fiche de la météo. Vous avez du succès avec les filles, Benjamin ?

— Je pars à Trouville le week-end prochain, avec ma moitié.

Sa moitié ?

— On s'est rencontrés il y a un mois.

Comment une fille peut-elle devenir la moitié d'un garçon en à peine un mois ? Moi-même, au bout de dix-sept ans de vie commune, je suis à peine le quart de mon mari. Et comment s'appelle-t-elle cette moitié ?

— Il s'appelle Mikaël. Il est beau comme un dieu.

Je suis très heureuse pour vous, Benjamin. Enfin, tout de même, un seul petit mois pour s'ajouter et ne faire qu'un, vous comptez très vite.

Tous les rêves de ma vie

— Un vrai coup de foudre. Fulgurant. C'était l'homme que j'attendais !

Bon, nous allons arrêter les papouilles pour aujourd'hui.

*

Le 7 septembre

— Alors, comment se porte notre Miss locale, ce matin ?

Ce chirurgien commence à m'exaspérer. Je ne suis pas une *Miss*, Docteur, juste une ancienne de chez Elite Junior, dans les années quatre-vingt. Bien conservée, certes, mais ancienne.

— Voyons ce dossier...

Je n'ai pas de fièvre, je me sens mieux et je voudrais bien quitter cet hôpital !

— Elle a eu son injection ?

Ah que je déteste ce « elle a eu... » ! C'est vraiment insupportable d'infantiliser un adulte sous prétexte qu'il est hospitalisé !

— Ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer, madame Prince.

Ben voyons !

— Madame Prince ?... INFIRMIÈRE ! INFIRMIÈRE !

— Que se passe-t-il, Docteur ?

— Je crois que madame Prince est en train de sortir du coma...

C'est finalement moins blanc que je ne l'imaginai. Plutôt bleu lavasse.

— Vous avez été victime d'un accident, madame Prince, me relate un homme en blouse blanche. Un bus. Le rétroviseur vous a happée à l'arrêt. Vous étiez dans le coma à votre arrivée à l'hôpital. Vous présentiez quelques plaies superficielles et un traumatisme crânien. L'œdème est désormais résorbé et vos fonctions cérébrales sont intactes, m'explique-t-il avec assurance.

— Combien de temps suis-je restée dans le coma ?

— Sept jours, un bon gros dodo. J'espère que vous avez fait de beaux rêves, ajoute-t-il avec un sourire qui se voudrait réconfortant.

De beaux rêves ? Un vrai cauchemar ! Je préfère me rendormir. J'ai du sommeil en retard, du vrai sommeil.

— Nous vous avons parlé comme nous le faisons habituellement lorsqu'un patient reste inconscient durant plusieurs jours.

Je m'en suis aperçue ! Et si je peux me permettre, vous m'avez littéralement saoulée... « Madame Prince par-ci, madame Prince par-là... Madame Prince, je sais que vous m'entendez... » Sans oublier les infos et la météo que vous me répétiez en boucle plusieurs fois par jour !

Tous les rêves de ma vie

— Nous nous adressions à votre subconscient. Peut-être que subsisteront quelques réminiscences, c'est souvent le cas.

Oui, comme le fantôme de cette infirmière bienveillante qui me serinait à l'oreille que j'aurais bientôt le droit de manger des croissants. Rien de plus frustrant que de fantasmer sur un croissant.

— Madame Prince ! Vous m'entendez ? Vous êtes réveillée, ne fermez pas les yeux... Madame Prince !

Laissez-moi rêver, s'il vous plaît.

— Il ne faut pas qu'elle s'endorme ! Infirmière !

— Je lui injecte un tonifiant ! lance l'infirmière, se pressant de dégainer sa seringue de secours.

— Vous sortez à peine du coma, il faut rouvrir les yeux, s'il vous plaît... Je suis le Docteur Rottemberg, madame Prince, vous avez été victime d'un accident...

Merci, j'avais compris !

— Chérie, je suis là, me susurre alors tendrement une autre voix au creux de l'oreille.

— ... Je vous ai opérée d'un hématome sous-dural qui a donné lieu à une hémorragie cérébrale...

Il s'acharne, ma parole !

Je vais ouvrir les yeux pour qu'il cesse de me harceler. Après tout, mon cauchemar n'est peut-être pas le reflet de la réalité.

Eh bien non, pas le moins du monde ! Tout cela ressemble formellement à la vraie vie.

— Allez-y, parlez-lui, propose le médecin.

— Vous êtes sûr qu'elle m'entend, Docteur ?

— Oui, allez-y.

— Comment te sens-tu chérie ?

— ...

— Je crois qu'elle ne m'entend pas...

— Elle vous entend, elle est juste un peu choquée, rien d'étonnant.

Tous les rêves de ma vie

— Tu vas bientôt pouvoir rentrer à la maison. N'est-ce pas, Docteur ?

— ...

— C'est exact, mais pas dans l'immédiat. Je préfère vous garder encore un peu en observation.

— Je suis content de te retrouver, mon amour.

— ...

— Pourquoi a-t-elle le regard vide, Docteur ?

— Elle sort du coma, c'est normal qu'elle peine à vous fixer.

— Mais vous, elle vous fixe !

Puis il s'adresse de nouveau à moi :

— Est-ce que tu me vois ?

Évidemment, je ne vois que lui ! Mais pourquoi parle-t-il à quelques centimètres de mon visage ?

— Le Docteur Rottemberg t'a sauvé la vie, tu sais ?

Merci pour tout, Docteur, je vous suis très reconnaissante. Mais après tout, il n'a fait que son métier, que pouvait-il faire d'autre ? M'achever ?

— Tu vas enfin pouvoir rentrer chez nous, tu es contente ?

— ...

Il insiste en haussant le ton :

— À LA MAISON !

Je ne suis pas sourde !

— C'est inutile de crier, elle vous entend parfaitement.

Merci, Docteur.

À mon tour de m'exprimer :

— *À la maison ?*

— Elle parle, Docteur.

— Je m'en étais aperçu.

— Tu parles ! insiste-t-il.

Oui, je parle. Rien de très original.

— Madame Prince, vous comprenez ce que je dis, ou vous vous contentez de répéter ?

Tous les rêves de ma vie

Il est débile ! Pour qui me prend-il ? Je ne suis pas un perroquet !

— Je vous comprends très bien, je finis par leur assurer communément.

— Vous voyez, tranquillisez-vous ! Je suis très content, madame Prince va se rétablir rapidement.

— Nous allons rentrer à la maison, ma chérie, tu vas remonter la pente.

— *À la maison ?*

— Ça recommence, Docteur !

— Madame Prince, vous serez très bientôt chez vous.

— *Chez vous ?*

— Docteur, vous voyez bien qu'elle répète tout ce que vous dites !

— Madame Prince... Une petite convalescence de quelques jours à l'hôpital pour vous remettre sur pieds et je vous renvoie chez vous. Vous allez retrouver votre petite famille.

— *Quelle famille ?* je demande.

— VOTRE famille ! Tous ceux qui vous aiment et qui se sont inquiétés pour vous depuis votre accident.

— Excusez-moi, mais... vous êtes qui ?

— Je suis le Docteur Franck Rottemberg...

— Non pas vous, l'autre.

— Moi ? Mais... je suis ton mari !

— Ce monsieur s'appelle Vincent Prince, il est votre mari.

— Ah bon ? Je suis désolée, mais... je ne le reconnais pas.

— Mais c'est moi, mon amour, Vincent !

— Mon *mari* ? À moi ? Non, vous devez vous tromper !

— Vous souvenez-vous de votre prénom, madame Prince ?

— ...

— Comment vous appelez-vous ?

— ...

— Mais, chérie, tu t'appelles...

— Laissez-lui faire l'effort, s'il vous plaît.

— ...

Tous les rêves de ma vie

- Vous voyez bien qu'elle ne s'en souvient pas.
- Marie ?
- Non, chérie, tu ne t'appelles pas Marie...
- Ma... Marianne ?
- Non... pas Ma...
- Na ?... Nathalie ?
- Non, mon amour !
- LÉA ! je lui réponds alors, sûre de moi.
- Pourquoi, Léa ?
- Il est contrariant, moi, j'aime bien, Léa !
- Tu t'appelles Sandra, Sandra Prince. Tu as quarante-deux ans, tu es née à Roubaix, tu habites à...

- Salut, m'man.
- Salut.
- T'as l'air bizarre.
- Lila, maman a des petits problèmes de mémoire pour l'instant.
- Tu veux dire qu'elle ne me reconnaît pas ?...
- M'man ?
- ...
- Elle est amnésique ?
- Chérie, c'est Sacha, ta cadette. Et Lila, ton aînée.
- Bonjour...
- Je le crois pas, c'est trop cool ! T'es vraiment amnésique ?
- Sacha s'adresse discrètement à sa sœur en lui parlant au creux de l'oreille, mais assez fort pour que je puisse l'entendre.
- *Elle va pas se souvenir de toutes nos conneries alors, c'est top ça !*

— Il est préférable de la laisser se reposer maintenant, leur suggère le Dr Rottemberg, encore à mon chevet. Je suis convaincu qu'elle vous reconnaîtra tous les trois d'ici quelques jours. La mémoire, c'est un peu comme un muscle, il faut la rééduquer.

Tous les rêves de ma vie

Et en chœur :

— Salut, m'man.

— À tout à l'heure, chérie.

Ils s'éclipsent tels des fantômes et m'abandonnent comme si j'étais contagieuse.

Qui est cet homme qui se dirige vers moi ? Un humain imprévu qui a forcément réussi à franchir les barricades des infirmières et des médecins des soins intensifs. Pas de blouse blanche, il ne fait donc pas partie du corps médical.

Qui êtes-vous ? Nous nous connaissions dans mon ancienne vie ?

— Je suis le chauffeur du bus. C'est moi qui vous ai renversée, M'dame.

— Je croyais que c'était une chauffeuse ?

— Ah ?

Réminiscence trompeuse.

— Je voulais vous dire, je suis vraiment désolé. D'habitude, je fais attention aux passagers qui attendent sur le trottoir et là j'ai été distrait...

Par la blonde... je suis au courant.

Cabinet de mon neurochirurgien

J'adorais la voix du Dr Rottemberg, mais, en chair et en os, il n'est vraiment pas terrible. Un peu gras. Et vieux. Je le préférais quand j'étais dans le coma.

— Vous souffrez d'une amnésie rétrograde, madame Prince. En d'autres termes, la plus grande partie de votre mémoire a été effacée. Des souvenirs vous reviendront peut-être par flashes, mais je suis bien incapable de vous dire dans quels délais.

Ce diagnostic est un vrai miracle ! L'amnésie en guise de baguette magique. On efface tout et on recommence. Un alibi en béton. Surtout lorsque l'on désire changer de vie, par-dessus tout.

Dieu merci, j'ai réagi à temps. En sortant du coma, j'ai immédiatement pensé à Linda et j'ai compris qu'une telle occasion ne se représenterait pas deux fois. Elle avait subi le même sort que moi après ce qu'elle nomme aujourd'hui « son accident de cheval ». Assistant à un match dans la tribune d'honneur du Polo de Bagatelle de Neuilly-sur-Seine, Linda avait reçu en plein front une balle frappée par son propre époux. Il aurait voulu se débarrasser de sa femme, qu'il ne s'y serait pas pris autrement. Mais à bien analyser la scène de crime, l'hypothèse n'aurait pas tenu longtemps. Même le

meilleur des joueurs de polo du monde aurait été incapable de viser avec autant de précision. Spectaculaire. Fracture du crâne, trépanation, résorption de l'hématome interne, coma, la totale. Elle m'avait imitée avant l'heure.

Elle aurait pu y rester, la pauvre Linda, « elle est passée à ça de »... Une fois réveillée, plus rien, le trou noir ! Elle nous avait tout raconté, à moi et aux filles, dans les moindres détails. Tant et si bien que lorsque je suis sortie du coma à mon tour, découvrant la mine réjouie de Rottemberg qui me regardait comme si j'étais une miraculée, j'ai compris que c'était maintenant ou jamais.

Linda n'a pas vraiment retrouvé la mémoire depuis son accident. Je me souviens de sa tête quand Ronald lui a annoncé qu'il était son mari. Elle ne voulait pas le croire. « Mais... vous êtes vieux ! » lui avait-elle lancé spontanément. Non seulement vieux, mais il n'est pas non plus gâté par la nature. Alors que Linda est ravissante, et bien plus jeune que lui. À sa décharge, Ronald est riche. Il est dans la finance et se définit lui-même comme un voleur qui opère dans la légalité. Si parfois son honnêteté est discutable, il est plus que respectable concernant le traitement qu'il réserve à Linda. Il est fou amoureux d'elle, la gâte, cède à tous ses caprices, et la traite comme une princesse. Il fait office de père, d'amant, à peine pour quelques années encore, de protecteur, et de banquier. Quand Linda est sortie du coma, nous nous sommes toutes envoyés des signaux de fumée. Nous devons absolument intervenir avant qu'elle ne signe sa propre banqueroute. « Elle ne me reconnaît pas ! » m'a annoncé Ronald, dépité. « Elle ne me calcule plus. — Ne t'inquiète pas, je vais parler au chirurgien », lui ai-je répondu pour le rassurer.

J'ai foncé au chevet de ma copine pour lui rafraîchir la mémoire.

— Ne fais pas l'idiote, Linda, tu vas faire la bêtise de ta vie.

— Mais il est vieux ! Et moche ! Ça ne peut pas être mon mari ! m'a-t-elle rétorqué.

Tous les rêves de ma vie

— Je te comprends. Mais c'est bien lui que tu as épousé, ai-je ajouté, en insistant.

— Mais pourquoi lui ?

— Pour des raisons qui te sont très personnelles, chérie.

— Justement, c'est le moment ou jamais de divorcer ! a-t-elle décidé. J'avais l'impression de plaider tant elle me tenait tête.

— Pas question, Linda. Nous, on t'adore, on te souhaiterait un beau gosse jeune et riche, mais tu vois à part un footballeur, je ne vois pas à qui tu pourrais convenir. Et un footballeur tape dans la tranche inférieure ou égale à vingt-cinq.

— J'ai quel âge ? a-t-elle demandé, naïve.

— Je n'ai pas l'air si vieille !

— Bientôt trente-six, ma belle !

Elle a eu l'air déçue.

Je n'avais pas été très conciliante, mais j'avais été sincère. Linda était généreuse, mais pas très futée. Pour autant, personne ne pouvait lui souhaiter de devenir femme de footballeur. Surtout qu'elle avait horreur du foot.

— C'est quoi le foot ? m'avait-elle demandé, les yeux ronds, totalement perdue.

— Le foot ? Alors pour simplifier... tu prends une pelouse, des hommes en short qui courent derrière un ballon, et des supporters qui souffrent chaque fois que leur équipe rate un but, lui ai-je expliqué.

— C'est riche un footballeur ?

— Oui Linda. Et en plus il est payé même s'il joue mal !

— C'est beau, un footballeur ?

Je me suis demandé si elle voulait me pousser à bout, je me suis forcée à garder mon calme :

— Tu sais, même si c'est moche, c'est célèbre et musclé. C'est parfois suffisant. Mais Linda, écoute-nous... il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre !

— La quoi ?

Tous les rêves de ma vie

Il manquait à Linda ce minimum vital d'instruction, indispensable pour vivre en société. Mais nous l'aimions telle quelle. Brute de décoffrage. Une asymptote qui tend indéfiniment vers l'intelligence sans jamais l'atteindre. Brillante et intelligente, Linda deviendrait une calculatrice, une Cléopâtre, une Mata Hari, et nous n'avions pas besoin d'une intrigante dans le sérail.

Toutes les copines s'étaient relayées à son chevet. Comme elles viennent d'ailleurs de se succéder au mien. Finalement, le coma de Linda n'était qu'une répétition avant que je n'entre en scène.

— Vous êtes toutes les trois mes amies, les filles ?

— Oui, Linda, toutes les trois, Prudence, Marianne et moi, l'ai-je rassurée. Mais ce n'était visiblement pas suffisant pour la tranquilliser.

— Alors si vous êtes mes amies, pourquoi voulez-vous que je reste avec ce gros porc ?

Elle exagérait, Ronald n'est pas si gros. Juste un peu gras, légèrement adipeux : il a « les euros qui suintent ».

Comme elle ne voulait rien entendre de nos arguments, nous avons fini par lui parler franchement :

— Je suis avocate, Prudence est P.-D.G. d'un laboratoire pharmaceutique, Marianne est... Marianne est au chômage, mais elle est payée pour chercher un emploi... Et toi, eh bien, ton métier... c'est d'être la femme de Ronald.

— Mon métier ? Mais je fais quoi, exactement ? Elle refusait de comprendre la nuance.

— Tu travailles... dans l'entretien. C'était la seule réponse que j'avais imaginée pour ne pas la vexer.

— Dans l'entretien ? Tu veux dire... dans le nettoyage ? Décidément, elle avait décidé de me faire tourner en bourrique.

— ... Tu es... comment t'expliquer... tu es freelance !

— Je fais des ménages ?

Elle n'était pas loin de la vérité, sinon qu'elle n'était pas liée à son patron par les liens du ménage, mais seulement par ceux du mariage.

— Tu ne t'occupes pas de l'entretien, Linda, c'est TOI que l'on entretient. Ronald est non seulement ton mari, mais aussi celui qui subvient à tes besoins comme à ceux d'un enfant, il t'entretient de A à Z. Tu vis à Paris dans un triplex de trois cents mètres carrés donnant sur le jardin du Luxembourg, tu roules en cabriolet Mercedes, tu achètes toutes tes chaussures chez Christian Louboutin, même tes pantoufles, tu voyages en première classe, tu descends uniquement dans les palaces, tu disposes d'un cuisinier à demeure, d'une employée de maison originaire des Philippines, Maïna, repasseuse laveuse sècheuse qui polit ta rampe en cuivre sans jamais faillir, et pour couronner le tout, tu es l'égérie des voituriers de la place Vendôme. Tu veux mon avis, chérie, ça ne se lâche pas tout cela ! Non, Linda, ça ne se lâche pas ! Ça se préserve, ça se cultive, ça s'encourage, ça se protège !

Notamment si l'on ne sait rien faire d'autre que de se faire entretenir.

J'espérais lui avoir dressé un profil complet. Avoir ainsi donné à Linda toutes les bonnes raisons de dire à Ronald qu'elle le reconnaissait. Dictée par un instinct de conservation très aiguë, elle lui a sauté au cou, l'a regardé droit dans les yeux et lui a avoué qu'elle ne pourrait jamais oublier un homme aussi « génial » ! Je n'avais néanmoins pas prévu que pour renforcer sa crédibilité, elle soit capable de feindre de reconnaître des gens qu'elle n'avait jamais vus auparavant : de récentes relations professionnelles de son mari, le chauffeur qu'il venait d'engager, de nouveaux voisins, de récents membres du Polo. Devant l'étalage de tant de bonne volonté, Ronald a fini par douter de la sincérité de son épouse. Non seulement Linda s'intéressait aux gens, mais aussi aux choses, aux événements, à la presse, à l'actualité, à la culture, et tout cela, avec une conviction inégalable. À vouloir se donner cette

Tous les rêves de ma vie

consistance, et nous savions qu'elle ne l'avait jamais eue, Linda en était devenue attendrissante. Comme ce jour où elle s'était plongée dans la lecture du journal *Le Monde*, enroulée dans une serviette éponge immaculée, dans la cabine surchauffée d'un sauna. Elle s'intéressait aux plantations de palmiers à huile en Éthiopie. « Chérie, tu n'as jamais lu *Le Monde* de ta vie. Et nous sommes dans un sauna au cas tu ne l'aurais pas remarqué. » Mais même dans un sauna, l'intelligence de Linda ne transpirerait pas. « Sornettes, avant je lisais *Le Monde* tous les jours ! Je m'en souviens très bien ! » m'a-t-elle rétorqué.

Elle ne se souvenait plus de celle qu'elle était. Et même si chacune d'entre nous le lui rappelait le plus souvent possible, elle refusait de croire qu'elle était cette fille aussi *light* que l'on voulait bien dépeindre. Elle était persuadée que l'on se moquait d'elle. Pourtant, jamais elle ne se froissait. C'était cela, *notre* Linda ! Pas susceptible pour un sou, imperméable aux vannes, meilleure que nous toutes dans l'exercice de l'autodérision. Elle avait toujours su rire d'elle-même et, grand bien nous fasse, elle n'avait pas perdu cette merveilleuse qualité qui ne relevait pas de sa mémoire, mais de sa nature profonde.

*

Une fois réveillée, j'ai fait mon choix : je simule l'amnésie, et je recommence à zéro. Personne ne m'en voudra, je ne peux bénéficier que de circonstances atténuantes, n'étant pas dans mon état normal ! J'ai tout mon temps pour recouvrer la mémoire. Si tant est qu'un jour j'en ai envie.

Qui n'a jamais eu ce désir fou de vivre une autre vie ? Avaler une pilule qui rende amnésique ? Gommer définitivement tous ses problèmes, se libérer des contraintes, s'éclipser, pour enfin renaître autrement ?

Autrement avec mon mari, autrement avec mes enfants, autrement dans ma vie professionnelle, avec ma famille. Oublier

Tous les rêves de ma vie

qui j'ai été, comment j'ai vécu, pour choisir qui je désire être aujourd'hui et comment j'ai envie de vivre. Choisir, alors que, jusque-là, ma vie m'avait été imposée par les circonstances sans que je puisse jamais me rebeller.

— À titre d'expert, je pense que vous retrouverez la mémoire, madame Prince. Il faut lâcher prise. Laissez-la revenir toute seule. Vous verrez, la mémoire, c'est comme un cheval qui sent l'écurie.

Quelle réjouissante métaphore, Docteur. Pour moi, la mémoire est plutôt synonyme de nostalgie : un parfum que j'ai aimé, une époque que j'ai adorée, un regard qui me manque.

— Je vous sens un peu égarée, comme si vous étiez abandonnée sans boussole au milieu du désert. Soyez optimiste, il est encore un peu tôt, mais, à titre d'expert, je vous garantis qu'un jour ou l'autre votre mémoire vous fera un signe.

À titre d'experte, je l'ai bien eu, l'expert !

Je commence à me lever, prête à le saluer, mais il reste assis et pose ses deux mains à plat sur son bureau.

— Madame Prince... m'interpelle-t-il.

Déjà debout, je me sens obligée de me rasseoir.

— J'ai parlé à votre thérapeute... votre psy, me signale-t-il sur un ton plus solennel qu'en début de consultation.

— Mon psy ?

Mon air extrêmement surpris l'invite à poursuivre.

— Je tiens à ce que vous poursuiviez votre thérapie, madame Prince. C'est impératif afin d'éviter de développer un syndrome post-traumatique... insomnie, irritabilité, dépression...

— Mais je vais très bien, Docteur !

— Ces symptômes peuvent apparaître plusieurs semaines après l'accident. Votre amnésie risque par ailleurs de devenir très perturbante au quotidien.

Tous les rêves de ma vie

— Insinuez-vous que je consultais un psy avant mon accident ?

— Vous avez débuté une analyse avec un psychiatre depuis un an, votre mari m'a mis au courant.

— Et pour quelle raison aurais-je entamé une analyse ? Je ne suis pas folle ! Remarquez, peut-être l'ai-je été, mais je ne m'en souviens absolument pas. Et personne ne me l'a encore rapporté.

Amusé, Rottemberg me précise que Vincent a simplement évoqué que notre couple traversait une période difficile. Et comme je lui fais comprendre que je ne vois toujours pas de quoi il parle, il m'explique, comme il le ferait à un enfant, en quoi consiste une psychothérapie. Puis il ajoute que mon psy m'ayant connue avant ma mésaventure, il pourrait sans doute me soutenir favorablement dans la quête de mon passé.

— Je m'informerai régulièrement des progrès de votre thérapie, conclut-il.

Il m'a bien eue, l'expert !

Saint-Germain-des-Prés. Le 6^e arrondissement de Paris. Très prisé. Trop prisé. Mon quartier. Ma rue. Mon immeuble. Un appartement de grand standing. Un loyer de grand standing, proportionnel à la hauteur des plafonds. Des voisins de grand standing, des diplomates, mais des diplomates que l'on entend trop marcher, l'inconvénient du parquet des immeubles haussmanniens.

Saint-Germain. Les années quatre-vingt ont sonné le glas de ce quartier chargé des fantômes libertins des artistes des années trente. Les saltimbanques ont migré Rive droite, faisant du 8^e arrondissement leur nouveau havre de réussite. Même si Le Flore et les Deux Magots tiennent toujours bon, ils ne font qu'office de symboles, affichant sur leurs murs, comme sur des pierres tombales, les photos des personnalités des Années folles. Depuis que « penser » n'est plus glamour, je ne m'attends pas plus à croiser un intellectuel au Flore qu'au Fouquet's, ils préfèrent entrer en politique.

Saint-Germ' n'est plus *Saint-Germ'* depuis longtemps. Mais je m'y plonge toujours volontiers comme dans une vieille photo couleur sépia, grâce à laquelle je remonterais le temps. Saint-Germ' reste habité par les âmes qui survolent le Panthéon, celles qui ont refusé de se réincarner Rive droite. Les âmes des vieux sénateurs planent au-dessus du Sénat, celles des impressionnistes sur le musée d'Orsay, les sons de la trompette de Miles

Davis ricochent en écho sur les murs de pierres de l'ancienne cave du Club Saint-Germain, les pensées des philosophes et les vers de Prévert flottent encore dans l'air du temps. Ces âmes-là nous protègent, nous guident, et finissent parfois par déteindre sur nous. À Saint-Germain, on se sent vieux même si l'on est jeune, on se sent riche même si l'on est creux.

— Voilà, chérie, tu es arrivée chez toi... me dit fièrement Vincent, alors qu'il ralentit le pas à proximité de l'entrée de l'immeuble.

— Ça te rappelle toujours rien, m'man ? m'interroge Sacha.

— Tu te souviens même pas de l'horodateur ? enchaîne Lila.

— Je devrais ?

— Tu l'as complètement défoncé. Tu venais de passer à la boîte automatique, tu t'es mélangée les pinceaux, et... bing ! me répond Vincent, déclenchant ainsi les éclats de rire des enfants.

Ma Mini était elle aussi défoncée. *Délit de fuite*, j'ai planqué ma voiture dans un parking, et je n'ai rien déclaré à la voirie. J'ai honte, encore aujourd'hui.

Mes enfants se trémoussent pour m'escorter jusqu'à la porte cochère de notre immeuble. À tour de rôle, chacune me prend le bras, comme si j'avais du mal à marcher. C'est ma tête, le problème, ce ne sont pas mes jambes ! Mais j'aime qu'ils soient tous aussi présents, aussi inquiets et précautionneux.

Je ne connais pas de meilleure sensation que celle de rentrer chez soi. Le hall d'entrée et son odeur de cire, le parquet qui craque sous le tapis rouge élimé que le syndic refuse de remplacer, l'ascenseur d'époque, en fer forgé, dangereux, mais classé, avec son petit banc escamotable recouvert d'un vieux cuir bordeaux craquelé. Je ne l'avais encore jamais rabattu, Dieu seul sait qui a bien pu y poser ses fesses.

Tous les rêves de ma vie

J'aime que Vincent me tienne la porte de l'ascenseur, que Sacha porte les paquets, que Lila me demande ce que j'ai envie de manger. J'aime qu'ils s'occupent de moi.

— Et voilà, nous arrivons ! annonce Vincent, enjoué.

— Vas-y, m'man... après toi... Tu reconnais maintenant ? insiste Lila.

— Non... je suis désolée.

Je me rapproche du cocon familial. Si en entrant dans l'immeuble je m'estimais déjà chez moi, en arrivant sur mon palier, je me sens rassurée. Et néanmoins un peu perdue. Après trois semaines de convalescence sous suivi médical intensif, je m'étais habituée à ma vie à l'hôpital. Je m'étais inventé une nouvelle famille grâce à l'affection des infirmières, des repères horaires grâce à la prise des médicaments, et j'avais le sentiment de bénéficier d'une rare sollicitude dès que je recevais des antidouleurs, ou que l'on changeait ma perfusion. J'étais devenue le nombril du monde. Je m'étais forgé une vie, un décor, un quotidien, de nouveaux rituels : un bassin pour uriner, des monitorings pour contrôler mon cœur, mon souffle, ma tension, mes reins, un bouton d'appel d'urgence pour *crier au loup*, la télécommande de la télé, sacrée, et la compote de pommes, qui était devenue mon caviar.

— Bill, laisse maman tranquille ! ordonne Lila à la boule de poils qui vient se frotter contre mes mollets, en miaulant et en ronronnant. Un vrai piège, cette bête, tellement humaine ; il concentre notre attention et il le sait. « Dis, le chat, tu le sens que je ne suis pas amnésique, et que je te reconnais ? Je sais que tu le sens. »

— Il s'appelle Bill, le chat ?

— C'est même toi qui lui as trouvé son nom, chérie ! me précise Vincent.

— Moi ?

Sacha et Lila rêvaient d'avoir un chien. Quel enfant n'a jamais réclamé un animal domestique à ses parents ? Cela fait partie de leur apprentissage de l'attachement. Les enfants demandent un chien, mais ce sont les parents qui s'en occupent. Je venais de créer mon propre cabinet d'avocat, et j'ignorais encore que j'allais bientôt hériter du dossier d'expropriation d'une chatterie. Le directeur, qui avait, toute sa vie, élevé les chats les plus malicieux, était aux prises avec un siamois de deux mois à très fort tempérament. Il grimpa partout, sautait sur les autres chats de la portée pour jouer, et miaulait sans arrêt, une vraie pipelette. Pour me remercier de lui avoir fait gagner son procès, l'éleveur m'a fait cadeau du chaton. Lorsqu'il m'a mis cette petite boule de poils dans les bras, je n'ai pas résisté. Pour plaisanter, et en référence à son caractère bien trempé, je l'ai baptisé Billy the Kid. Les enfants ont immédiatement adopté Bill le chat. Lila et Sacha ont grandi, Bill a vieilli, mais il n'a jamais cessé de prendre autant de place qu'un enfant en bas âge.

— Voilà, m'man, t'es revenue chez nous ! s'exclame Sacha.

Je n'ai pas toujours été la bienvenue *chez moi*, particulièrement quand je rentrais à l'improviste et que je la surprénais en train de fumer en cachette avec ses copains telle un vrai garçon manqué. J'ai toujours regretté de lui avoir donné un prénom mixte. J'ai bien peur que cela ait déteint sur sa personnalité..

« Chez nous. »

Je ferme les yeux quelques secondes. Juste le temps de m'imprégner encore un peu des odeurs. Je reconnais les miennes : le parfum de Vincent, Pour un Homme de Caron, les arômes synthétiques des produits d'entretien, les relents de friture, ceux des hamburgers que je leur interdis d'ordinaire de manger. Toutes ces odeurs, même les plus incommodes, me rapprochent de ma famille, elles agissent comme des repères, me soulagent, me réconfortent.

Tous les rêves de ma vie

J'expire de plaisir.

Et je souris.

Je me pose, je me repose.

J'aurais tellement envie de tous les prendre dans mes bras et leur dire : « Je vous aime, vous m'avez tellement manqué durant mon coma, je ne suis pas amnésique, je suis votre femme, je suis votre mère ! » Je voudrais dire à mes enfants : « Je suis celle qui vous a mis au monde, qui vous a élevés et râle après vous, celle qui vous supporte, vous admire et parfois vous déteste, celle qui vous suit de près même quand vous croyez être loin de moi et libres de tout ! Vous êtes les enfants que j'aurais aimé avoir si je ne vous avais pas faits ! » Je souhaiterais tant le leur dire.

REMERCIEMENTS

Comme un premier roman est un pari, un désir, une nouvelle émotion, je tiens à remercier tous ceux qui ont été touchés par ce texte, ont eu envie de s'y investir et de le publier : Thierry Billard, pour son incomparable talent de chef d'orchestre, Virginie Plantard pour ses lectures éclairées, Charlotte Ajame, Claire Covin et toutes les équipes de Flammarion.

Je remercie du fond du cœur Isabelle Brulier, grâce à qui cette aventure est devenue un jour, bien réelle, ainsi que mon agent Ouarda Benlaala, relais et soutien indispensable de mes choix et interrogations.

Merci à mon fils, Alexandre, et à mes parents, fans de la première heure.

Mise en pages
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01ELIN000324.N001
Dépôt légal : mai 2013